

— Tu me casses la tête, vieux ronchon, clama le fustié. Te l'ai-je pas assez dit ?

— Maître, divin Maître, s'écria saint Pierre, les mains jointes, cet homme est une brute ! Vous qui êtes autant bon que grand, accordez-lui son salut, je vous le demande pour lui.

— Pierre, tais-toi, répondit le Maître : ce ne sont pas là tes affaires. Et toi, parle, je t'écoute.

Et alors le fustié :

— Vous avez vu à main droite, en entrant dans la boutique, le figuier qui ombrage mon puits ? On me vole toujours mes figues... Eh bien ! ô Maître, vous qui êtes autant bon que grand, je vous demande en grâce que quiconque montera sur mon figuier n'en puisse plus descendre sans ma permission.

— Je te l'accorde. Et de trois. Et là-dessus, bonne fin !

Deux grosses larmes perlèrent sur les joues de saint Pierre et se perdirent dans sa barbe blanche.

— Maintenant, nous n'avons plus rien à faire ici, dit Notre-Seigneur...

Et les deux pèlerins célestes resplendirent soudain et s'évanouirent comme une fumée.

Ravi de ses trois souhaits, le fustié voulut vivement savoir si ce que le Maître lui avait dit était bien véritable : " Ce que j'ordonne se fait. "

Donc il commença par aller jouer. Et en effet, il gagna, toujours il gagna, et honnêtement, et si bien que de pauvre il devint riche, riche à ne plus savoir que faire de son argent et de son or.

Chose extraordinaire, il ne fut pas avare ; et — ce qui est aussi fort étrange — fustié il était, fustié il resta.

Comme, au fond, bien que joueur, c'était un brave homme, il rendait service tant qu'il pouvait et faisait des heureux tant qu'il voulait. Tout pauvre venant lui faisait joie. Et comme, lorsqu'il n'y en avait plus, il y en avait encore, il avait, comme on dit, les mains percées. Et quand il jetait ainsi ses trésors, il souriait et plaisantait que ce n'est pas à dire.

Avec ça, pourtant, un jour vint la Mort, drapant ses os dans son grand linceul blanc, car il faisait frisque.

— Oh ! que je suis lasse !... dit-elle en arrivant.

Et elle s'assit sur le " plot " du fustié.

— Allons ! fais vite ton acte de contrition et ramasse tes frusques : c'est ton heure, et je te viens chercher.

— Tu es bien pressée, la Décharnée, lui répondit le fustié, tranquille comme la belle eau. Si tu es lasse, repose-toi.

— J'ai force besoin : il faut que je parte.

Et la Mort veut se lever, et pour se lever elle fait effort. En vain. Elle est engluée sur le " plot " et ne peut se désengluier. Elle trépigne, et s'arracherait le poil, si elle en avait. De nouveau s'escrime : c'est peine inutile.

— Eh bien ! maintenant que faut-il faire ? grognet-elle au fustié. Et ma besoin ? J'ai tant de besoin !

— Je t'ai domptée et je suis ton maître... Si je n'étais pas pitoyable, ô laide Mort, tu passerais là belle vie ! Pourtant, si tu veux, je te délivrerai... A condition !...

— A condition ?...

— Que tu me laisses en paix cent ans pour le moins. Veux-tu ?

— Non ! Tu m'en demandes trop !

— Ah ! oui ? C'est non ?... Eh bien ! si tu te plais là, restes-y !

Le fustié riait... et plaisantait que ce n'est pas à dire !

Finalement la Mort mit les pouces, et ils tombèrent d'accord à cinquante ans.

Désempoissée, la Mort se leva et, grommelant, fusa comme un éclair pour aller à sa besogne.

Et le brave fustié, satisfait de son premier souhait, de son pacte avec l'Édentée, et sûr de l'avenir, revint à ses charpentes et laissa couler l'eau. Et de temps en temps le jeu lui profitait.

Quand on est heureux, que rien ne vous manque et que nous ne languissons point, cinquante ans passent vite. La Mort revint, drapant ses os dans son grand linceul blanc.

— Allons ! hisse ! — lui fit-elle. — Cette fois, c'est pour de bon, et il est l'heure.

— Tu es encore là, vieille sorcière ! Qui te demande ? Ce n'est pas l'heure, il s'en manque d'une petite demie, — si mon horloge va bien.

Et toujours trop pressée, la Mort admirait, en attendant l'heure, le grand figuier du fustié.

— Les belles figues ! Elles dégouttent de miel et vous tirent l'œil.

— A ton service, si tu en veux.

La Mort a toujours faim : elle grimpa sur le figuier... Ah ! elle en avala !...

La demi-heure s'écoula, et la vieille fée, affreux oiseau de proie sur la branche, de là-haut cria au fustié :

— Cet acte de contrition est-il achevé ou non ?

— Tu peux descendre, je suis prêt.

Et la Mort veut descendre. Mais elle est clouée sur le figuier et ne peut se déclouer. Elle se démène.

Et le fustié rit et plaisante que ce n'est pas à dire !

— J'ai été, je suis et je serai ton maître. Si tu veux, pourtant, je te délivrerai, car, après tout, je suis pitoyable. Mais à condition !...

— A condition ?...

— Que tu me laisses la paix cent cinquante ans pour le moins. Veux-tu ?

La Mort et le fustié passablement débattirent ; à la fin, ils tombèrent d'accord à cent ans. — D'ici là, se dit le fustié, il coulera de l'eau dans le Rhône. D'ailleurs, mes jambes flageolent et je me sens un tantinet vieillir.

La Mort descendit et, se mordant les doigts, fila lestement.

Les cent ans passèrent. La Mort arriva, trouva le vieux fustié tout décrépité, tout cassé, la bave aux lèvres, la tête branlante. Elle l'attrapa qu'il sommeillait, le chargea sur son épaule et l'emporta dans l'autre monde...

Arrivée devant la porte du paradis, elle dépose son faix sur le seuil et cogne. La porte s'ouvre.

— Tê ! Pierre, dit la Mort, en voici un qui a bien gagné votre paradis : il a vécu deux cents ans !

— Quel est ce patient ? demande le porte-clefs.

— Le brave fustié, — répond notre homme, — qui, s'il vous en souvient, vous donna la retirée, un soir que vous étiez si las !

— Ah ! c'est toi, grand têt ! toi qui, lorsque je t'ai dit une fois, deux fois, de demander ton salut, m'as rembarqué en m'appelant vieux ronchon ! Tu n'as pas demandé ton salut, et maintenant tu veux entrer dans le paradis ? Eh bien ! mon homme, va-t-en au diable !